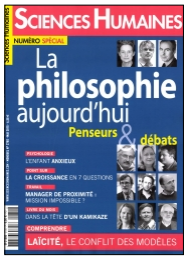
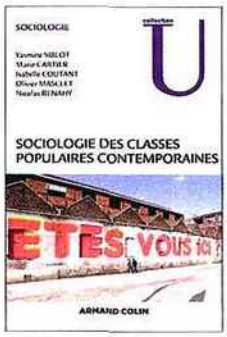
SCIENCES HUMAINES
Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 31686



Date : MAI 15
Page de l'article : p.70
Journaliste : Julia Bihl / Maud Navarre

Livres

SOCIOLOGIE



SOCIOLOGIE DES CLASSES POPULAIRES CONTEMPORAINES
Yasmine Siblot, Marie Cartier, Isabelle Coutant, Olivier Masclet et Nicolas Renahy
Armand Colin, 2015, 368 p., 34 €.

On ne parle plus aujourd'hui de « classe ouvrière » mais de « classes populaires ». Rassemblant les ouvriers, une large partie des employés, certains petits indépendants et de nombreux inactifs, les sociologues montrent que s'il n'existe plus de condition ouvrière, il existe toutefois une condition laborieuse, qualifiée de « salariat subalterne ». Ses caractéristiques principales sont la maigre marge de manœuvre dans la gestion du temps de travail, la faiblesse des salaires et l'absence de perspectives de promotion, et l'usure physique et mentale.
Les auteurs réunis dans ce volume tentent de dégager les spécificités de ces classes populaires contemporaines. Ce sont des classes dominées qui présentent des modes de vie et cultures assez hétéroclites. Il existe au sein de cette même catégorie des différences de genre (80 % des employés sont des femmes, tandis que 80 % des ouvriers sont des hommes), des inégalités face au chômage, notamment entre qualifiés et non-qualifiés.
Ces classes n'ont également pas les mêmes pratiques familiales, la division des rôles étant plus stricte dans les catégories les plus précaires.
Le rapport aux quartiers peut aussi être très différent du milieu rural à la banlieue. L'idée d'une culture populaire ne fait donc plus sens comme c'était le cas pour la classe ouvrière. Mais ces classes partagent l'expérience d'une domination des classes plus aisées. Les inégalités qui subsistent entre eux ne sont rien comparées aux écarts avec les professions intermédiaires et cadres, en matière de salaire, de santé, de scolarité et d'écarts à la politique institutionnelle. Les auteurs confirment ainsi une nouvelle forme de classes populaires diverses, mais pertinentes à regrouper.
Ils ouvrent d'ailleurs une nouvelle voie d'étude : puisque les PCS (professions et catégories socioprofessionnelles) ne sont plus efficaces, ils souhaitent mettre en place de nouvelles analyses, axées sur les ménages et les territoires ■

JULIA BIHL

DISPARAÎTRE DE SOI
Une tentation contemporaine
David Le Breton
Métailié, 2015, 208 p., 17 €.

Qui n'a jamais rêvé de s'extraire pour quelques instants ou pour toujours des tracas quotidiens ? L'anthropologue David Le Breton livre une réflexion éclairant cette tentation contemporaine dans son dernier opus. Aujourd'hui, nous devons sans cesse concilier les différentes facettes de notre existence pour présenter une identité cohérente aux autres. Mais quel est le point commun entre l'élégante épouse, la mère dévouée, la professionnelle ambitieuse, la pratiquante de taïchi et de *scrapbooking* qui ne répugne pas à regarder (de temps en temps) un match de rugby en buvant de la bière et en mangeant des pizzas ? Parfois, le périlleux exercice épuise, sature, conduit à l'overdose. On a envie de s'échapper, de ne plus être cet individu pas toujours fidèle à ce que l'on imagine. D. Le Breton appelle « blancheur » l'état de ceux qui, au bord du *burnout*, passent à l'acte. Ils choisissent délibérément de s'effacer, las de devoir sans cesse s'affirmer. « *La blancheur est cette volonté de ralentir ou d'arrêter le flux de sa pensée, de mettre enfin un terme à la nécessité sociale de toujours se composer un personnage selon les interlocuteurs en présence* », explique l'anthropologue. Elle prend des formes multiples, plus ou moins discrètes : le sommeil, l'épuisement volontaire, l'immersion dans une activité captivant le corps et l'esprit, tel le *pachinko*, cette sorte de flipper sans action possible sur la trajectoire des billes, qui triomphe au Japon. La quête de « blancheur » marque la plupart des âges. À l'adolescence, la défonce aux psychotropes, l'anorexie, le refuge dans la chambre ou dans les mondes virtuels en témoignent. Les seniors atteints d'Alzheimer oublient ainsi leur identité. Ces cas involontaires contrastent avec la radicalité ostensible des départs définitifs, sans laisser d'adresse. Quelle que soit la forme, ces petites morts révèlent que « *la continuité de soi n'est finalement qu'une croyance nécessaire afin de pouvoir vivre* ». ■

MAUD NAVARRE

Tous droits réservés à l'éditeur